

# «JE VOULAIS JUSTE SAVOIR QUEL CHEMIN PRENDRE»<sup>1</sup>: parcours d'un corps/historien dans l'architecture urbaine

## "SOLO QUERÍA SABER QUÉ CAMINO TOMAR": trayectorias de un cuerpo/historiador en la arquitectura urbana

Iranilson Buriti de Oliveira<sup>2</sup>

UFCG: <https://orcid.org/0000-0001-8176-6670>

DOI: [10.21680/1982-1662.2026v9n43ID41312](https://doi.org/10.21680/1982-1662.2026v9n43ID41312)

### Résumé

Cet article retrace la trajectoire de formation d'un individu entre le milieu rural et l'espace urbain et universitaire de la ville de Campina Grande, dans l'État de Paraíba, au nord-est du Brésil. Ce sont précisément les expériences subjectives et les déplacements symboliques vécus au cours de sa licence en histoire qui seront prises comme fil conducteur de ce parcours. Le texte est structuré comme un récit autobiographique qui entrecroise la mémoire, l'espace, le corps et l'éducation, analysant comment la ville, comprise comme texte et discours, façonne les identités et reconfigure les subjectivités. Le récit explore les transformations sensorielles, émotionnelles et intellectuelles de l'auteur face à la ville, à l'université et aux relations sociales qui émergent dans ces contextes. S'appuyant sur des références théoriques telles que Michel de Certeau, Michel Foucault et Walter Benjamin, l'article propose une lecture sensible de l'urbain comme expérience formatrice. La ville de Campina Grande apparaît comme un palimpseste qui réécrit le corps et la trajectoire de l'historien, révélant la complexité des processus d'appartenance, d'exclusion, de résistance et de réinvention.

---

<sup>1</sup> CARROLL, Lewis. *Alice no país das maravilhas*. São Paulo: Arara, 2022.

<sup>2</sup> E-mail: [iburiti@yahoo.com.br](mailto:iburiti@yahoo.com.br)

**Mots-clés:** Autobiographie. Ville. Subjectivité. Formation. Corps.

## Resumen

El presente artículo narra la trayectoria formativa de un sujeto originario de la zona rural hacia el espacio urbano y universitario de la ciudad de Campina Grande (PB), tomando como hilo conductor las experiencias subjetivas y los desplazamientos simbólicos vividos durante la carrera de Historia. El texto se estructura como un relato autobiográfico que entrelaza memoria, espacio, cuerpo y educación, analizando cómo la ciudad, concebida como texto y discurso, moldea identidades y reconfigura subjetividades. La narrativa examina las transformaciones sensoriales, emocionales e intelectuales del autor frente a la ciudad, la universidad y las relaciones sociales que emergen en dichos contextos. Apoyado en referencias teóricas de Michel de Certeau, Michel Foucault y Walter Benjamin, el artículo propone una lectura sensible de lo urbano como experiencia formativa. La ciudad de Campina Grande se presenta como un palimpsesto que reescribe el cuerpo y la trayectoria del historiador, revelando la complejidad de los procesos de pertenencia, exclusión, resistencia y reinención.

**Palabras clave:** Autobiografía, Ciudad, Subjetividad, Formación, Cuerpo.

## Introduction

La ville est un texte en mouvement, un réseau tissé de regards, de gestes, de sens et de corps. La ville est un palimpseste, un récit qui me saisit et me fait parler, qui prend mon corps et le fait bouger. Une ville de discours, un véhicule de possibilités, qui change de langage parce qu'elle ne peut pas être interprétée uniquement dans son aspect physique, comme de la pierre et de la chaux. La ville est aussi la vie qui palpite à l'intérieur de ses sujets, comme le dit Malerba (2000). C'est un enchevêtrement de fils de sens, composé de quartiers avec leur propre histoire et de rues qui vibrent au quotidien. Ce sont les rues bondées, la vie quotidienne des ménages, les ethnies en transit, le trafic et la circulation des marchandises et des

mœurs, les gens qui marchent à vive allure dans le paysage urbain et qui parsèment les rues pavées ou boueuses de leurs histoires, de leurs gestes, de leurs vies, de leurs morts, de leurs intrigues et de leurs drames, de leurs histoires cachées et cultivées.

La ville s'accélère à l'extérieur, mais avant cela, les gens comme moi s'accélèrent à l'intérieur. Leurs conceptions, leurs visions et leurs goûts changent. Venant d'un milieu rural, mon odorat a été éduqué par les nouvelles odeurs. Mes papilles gustatives souhaitaient de nouveaux aliments, d'aliments venant de l'extérieur, d'ailleurs, d'autres espaces, de cantines, de kiosques, de primeurs, de restaurants et de magasins. Né à la campagne, dans une communauté appelée Cisplatina, située dans la ville de Pedra Lavrada, dans l'État de Paraíba, à l'âge de 19 ans, je suis parti étudier à Campina Grande, la capitale de cet État brésilien. Mon nouveau cœur universitaire, urbain et battant, cherchait d'autres pulsations. J'étais confronté à un nouveau texte, un paysage qui parlait de « sa technologie, de sa production matérielle ». Ses monuments et ses repères symboliques parlaient de la vie intellectuelle de ses habitants et de ses visiteurs ; « ses chemins et ses passages parlaient des activités les plus diverses qui s'y déroulent ; ses mendiants parlaient de la distribution de ses richesses en cherchant l'aumône » (Barros, 2007, p. 40)<sup>3</sup>. Le *campus* de l'Université Fédérale de Paraíba (UFPB) parle des codes intellectuels et, comme les rues, marque aussi les divisions de classe et le statut socio-économique de ses étudiant.e.s.

Rues, maisons, monuments. Comme les lettres d'un alphabet, ils peuvent être patiemment déchiffrés, lus, décodés, interrogés par leurs habitants ou leurs érudits. Une ville de discours qui s'est présentée comme dévoreuse de mœurs en m'introduisant dans les espaces du cinéma Babilônia, si différents des bancs des églises évangéliques que j'avais fréquentées. Au cinéma, j'ai regardé *Ghost*, et il m'a semblé que j'avais commis un terrible péché en exposant mes yeux et mes émotions à un film spirite. Le discours religieux-protestant qui m'habitait m'accusait, résonnait dans mes tripes comme des flèches incendiaires, comme une présence qui, tel *Ghost*, me suivait. Ce film représentait « [...] la déviation et l'amusement, l'hérésie et la poésie », comme l'affirme Certeau (1982, p. 197).

---

<sup>3</sup> Extrait traduit du portugais brésilien vers le français.

La ville-texte. Comme une langue étrangère, elle dérouté ses habitants, ses praticiens. Les multiples enseignes, la pollution visuelle, les langues étranges venant des quatre coins du monde comme une glossolalie spirituelle. C'est dans l'extase que j'ai vécu mes premiers jours dans la ville, allant tous les jours de la rue *Getúlio Cavalcanti* (Liberdade) à l'avenue *Aprígio Velloso* (Bodocongó), où se trouvait le *campus* de l'UFPB. Au cours de ces trajets quotidiens, mes yeux se sont tournés vers l'orbite, cherchant les signes du nouveau temps présent et essayant de les traduire. Le monde extérieur qui passait devant la fenêtre du bus 101 captivait mon regard, séduisait mon esprit, m'émerveillait et m'étonnait. L'œil, comme le dit Certeau, « est au service d'une "découverte du monde". Il est la tête de pont d'une "curiosité" encyclopédique » (1982, p. 230).

L'écriture de la ville. Comme une page blanche, ses auteurs écrivent de nouvelles histoires, de nouveaux écrits, des récits sur le progrès, l'égalité, les droits de l'homme, la réforme de l'éducation, la réforme de la santé, l'éducation publique, les bonnes manières, la culture religieuse. La ville de Campina Grande s'est présentée à moi comme un texte à plusieurs paragraphes et à plusieurs significations. C'était un texte polyphonique. Dans ce texte, les piétons marchent, observent des scénarios, expérimentent des possibilités et des interdictions, font de la ségrégation ou sont ségrégués, éprouvent des émotions olfactives et tactiles, respirent son air. Ils y inscrivent leurs histoires. « Le grand texte urbain abrite en son sein des textes plus petits, faits de panneaux de signalisation qui évoquent des souvenirs et des imaginaires, d'affiches qui sont placardées sur les avenues pour séduire et informer ». La ville « est un grand texte qui tisse en son sein une myriade d'autres textes, y compris ceux des petites conversations produites dans les rencontres quotidiennes » (Barros, 2007, p. 45)<sup>4</sup>.

La ville de Campina Grande. Une géographie aux multiples frontières. Une ville éduquée par des institutions publiques et privées. L'éducation des sens et le soin du corps urbain et de sa physiologie par le changement des comportements sanitaires visaient bien plus que l'interdiction obligatoire des « mauvaises habitudes » de la part des autorités publiques. Ce qui je voulais, c'était la production de dispositifs

---

<sup>4</sup> Extrait traduit du portugais brésilien vers le français.

pédagogiques me permettant une nouvelle lecture de moi-même, m'amenant à constituer une herméneutique du soi, en faisant attention à mon corps, en cultivant une manière de m'habiller, une manière de vivre, en me produisant - et en apprenant à me connaître en tant que sujet urbain, en quittant la poussière rurale et en saisissant une nouvelle. En prenant soin de moi j'acquiers l'instruction et l'éducation qui exigent les nouveaux temps, en faisant une lecture de moi-même, bien que celle-ci soit également limitée par le conditionnement socioculturel et historique de l'environnement dans lequel je vis.

Ce texte parle des villes qui sont nées et ont grandi en moi une fois que j'ai réussi l'examen d'entrée à l'université et que j'ai dû quitter la campagne pour vivre à Campina Grande. Habitué aux sentiers et aux routes en terre battue, j'ai dû tracer de nouveaux itinéraires physiques et sentimentaux et rendre ma peau humaine également urbaine.

## Frontières

Avril 1990. Une année de frontières, de détours, de conquête de nouveaux territoires. Après des expériences socio-pédagogiques en tant qu'élève dans quatre écoles publiques de l'État de Paraíba (école rurale mixte *Manoel Casado de Oliveira*, située dans le petit domaine de Cisplatina (Pedra Lavrada), école rurale mixte *Santa Ana Albuquerque*, située dans le district urbain de Cumarú (Pedra Lavrada), école municipale *José Vitorino de Medeiros*, située dans le district urbain de Sossego (Cuité) et école *Professor Graciliano Fontini Lordão* (Pedra Lavrada), un rêve a commencé à se « matérialiser ». Ce mois et cette année-là ont été marqués par mon arrivée dans le monde universitaire, plus précisément par le début de ma licence en histoire à l'Université Fédérale de Paraíba, *campus* II de la ville de Campina Grande, et de ma licence en géographie à l'Université de l'État de Paraíba (UEPB). Le voyage a commencé par des lieux inconnus, des « mers jamais naviguées auparavant », des expériences urbaines, la pluralité des itinéraires, la marche à travers les quartiers de la ville : *Liberdade*, *Prata*, *Santo Antônio*, *Monte Santo*, *Bodocongó*, *Nova Brasília*. En quittant la campagne, j'entrais dans les rues et les chemins d'une ville inconnue, lieu de paysages saisissants ou insaisissables, chauds ou froids, effrayants ou libérateurs,

affrontant les tempêtes ou les bonheurs, les monstres, les pirates d'une grande ville, du moins la plus grande que j'avais connue jusqu'alors.

Après avoir obtenu la troisième place à l'examen d'entrée au cours d'Histoire à l'université de l'UEPB et la première à l'examen d'admission pour le cours de Géographie de l'UEPB, j'ai commencé en 1990 à suivre les deux cursus. La licence en histoire m'a tellement séduit que je n'ai suivi que trois mois de la licence en géographie. Je n'ai jamais repris mes études de géographie. Clio était plus forte que Gaia et les arbres et les salles de classe du *campus* Il étaient plus sensibles que le ton collégial de l'ancien Centre d'éducation de l'UEPB (CEDUC), sans arbres, sans restaurant universitaire et sans grande séduction. Je reprends ici les mots de la philosophe brésilienne Scarllet Marton lorsqu'elle écrit : « Mes "choix" n'auraient pas pu être autres ; s'ils avaient été, ils l'auraient été. Un "choix" est fait non seulement par ce qu'il envisage, mais aussi par ce qu'il refuse. Après tout, nous décidons beaucoup moins que ce que nous supposons ou imaginons que nous décidons » (Marton, 2003, p. 14).

Issu de l'école publique Graciliano Fontini Lordão (Pedra Lavrada) et d'une éducation influencée par une perspective traditionnelle et mécaniste, j'ai vu l'université comme une géographie de dépassement et d'envol : surmonter les lacunes des programmes laissées par la mauvaise qualité de l'enseignement des écoles secondaires et scientifiques dans lesquelles j'avais étudié. Le premier jour à l'université, je me suis senti comme Alice au pays des merveilles :

« Dites-moi, je vous prie, de quel côté faut-il me diriger ? »

« Cela dépend beaucoup de l'endroit où vous voulez aller, » dit le Chat. (Carroll, 2002, p. 59).

Et dans ce « pays des merveilles », j'ai choisi la voie à suivre : celle de la lecture et de la critique historique. Moi, le fils d'un agriculteur et d'une fonctionnaire municipale, vivant dans la zone rurale de Pedra Lavrada, j'étais inscrit dans une université publique gratuite de bonne qualité, dotée d'un restaurant universitaire où je pouvais déjeuner et dîner et suivre des cours avec d'excellent.e.s professeur.e.s. Bien sûr, l'« école pour tous » restait l'« école pour quelques-uns », et je ne pouvais pas, ou plutôt, je ne devais pas laisser échapper la chance qui venait de m'être

offerte. Dès le départ, j'ai décidé que chaque auteur recommandé dans le cours d'histoire serait pour moi l'occasion de combler les lacunes de ce que nous appelons aujourd'hui le lycée, mais à l'époque il s'agissait de l'enseignement secondaire<sup>5</sup>.

Depuis la licence, j'ai redessiné mon corps comme un territoire d'obéissance et de soumission, un corps discipliné pour étudier et faire de l'historiographie (Foucault, 2017). Impliqué dans les textes et les activités, je devais rester assis sans bouger pendant des heures, traversé par le désir de comprendre les auteurs et de rendre les devoirs à temps. Des années plus tard, le temps a eu raison de mon corps.

J'ai commencé à fabriquer l'histoire dans une « relation d'urgence » avec mon temps, en répondant à ses exigences, à ses appels. Mais comme le sujet historique n'est reconnu comme tel qu'à travers les changements provoqués par la rencontre avec différentes formes d'altérité, j'ai essayé de reconnaître mes identités sur les scènes des autres (Silva 2000 ; Hall, 2004). Ce qui me frappe encore aujourd'hui, c'est que les marques d'une pédagogie traditionnelle m'ont accompagnée dans tous les espaces scolaires que j'ai traversés. De Cisplatina à l'Université Fédérale de Paraíba, la grande majorité des enseignant.e.s ont conçu leurs cours en utilisant l'écriture expositive et les méthodologies traditionnelles. J'avoue que j'avais une idée très erronée de l'université. Je pensais que les professeur.e.s étaient d'excellent.e.s enseignant.e.s, que les méthodologies étaient innovantes, que j'apprendrais à enseigner dans le cadre d'une formation diplômante, que les cours étaient dynamiques et attrayants. Je me suis trompé. Dès le premier jour, j'ai réalisé que rien de tout cela n'était vrai. La plus grande « innovation » de mes professeur.e.s consistait à « faire visionner une vidéo » devant la classe ou à apporter un rétroprojecteur. Les méthodologies utilisées étaient les mêmes que celles de mes professeur.e.s d'alphabétisation. La logique de répétition des contenus dans les évaluations s'est poursuivie. On ne m'a pas appris à enseigner.

Ainsi, l'arrivée en ville et l'entrée à l'université m'ont permis de déconstruire les certitudes, de détrôner les rêves et de créer d'autres châteaux. C'est un moment où

---

<sup>5</sup> Depuis 1996, avec la loi des directives et de bases de l'Éducation nationale - LDBEN 9394/96, l'éducation brésilienne est divisée en deux niveaux : l'éducation de base et l'enseignement supérieur. L'enseignement secondaire devient le quatrième cycle du collège qui précède l'entrée au lycée, qui comprend les classes de seconde, première et terminale).

je me suis soumis à d'autres savoirs, à un nouveau quotidien, en me représentant à travers la subjectivité, la singularité, les expériences et les savoirs tissés dans le cours d'histoire du *campus* II de l'UFPB. Dans les images qui se forment en tant qu'étudiant en histoire, « [...] les perceptions d'une existence émergent, recueillies de manière aléatoire et déterminée » (Marton, 2003, p. 18)<sup>6</sup>. La construction de ce récit s'inscrit dans la subjectivité et se structure dans un temps qui, à l'instar de l'œuvre de Salvador Dalí - *La persistance de la mémoire* - déborde hors de l'horloge. Comme l'affirme Clementino de Souza (2008), l'élaboration des récits académiques est marquée par une temporalité non linéaire, une conscience de soi, des représentations que le sujet construit de lui-même.

Sur les planches du cours d'histoire, je me rencontrais et me faisais connaître. Je redessinais mes identités, je pensais à d'autres personnes qui pourraient m'habiter. Outre la mémoire matérielle des espaces (BG, BC et BD)<sup>7</sup>, la mémoire de divers auteurs et théoriciens, tantôt déroutants, tantôt accrocheurs, me constitue. J'ai tout de suite aimé les disciplines introduction à l'étude de l'histoire et théorie de l'histoire, toutes deux enseignées par monsieur Gervácio Aranha, dont la tutrice était Rosilene Melo. Dans ces disciplines, George Duby, Jacques Le Goff, Karl Marx, E. P. Thompson, Louis Althusser et Michel Foucault étaient les « maîtres de cérémonie », dont certains ont été revisités dans la discipline historiographie brésilienne, enseignée par monsieur Fábio Gutemberg, ou dans les séminaires spéciaux. Les concepts de temps, d'évasion, de mémoire, d'oubli, d'expérience, de discipline et de panoptisme ont été discutés en classe, de même que les débats sur la connaissance historique en tant que science, fiction, art ou discours. Chaque professeur.e, à sa manière, m'insufflait de nouvelles convictions sur la vie.

---

<sup>6</sup> Extrait traduit du portugais brésilien vers le français.

<sup>7</sup> Pavillons de cours de l'UFPB *Campus* II : Pavillon G, Pavillon C et Pavillon D.

Le curriculum<sup>8</sup> du cours d'histoire à l'UFPB est devenu un dispositif disciplinaire pour ma formation intellectuelle, avec des lectures qui me territorialisaient et m'élaboraient en tant que sujet. J'ai eu beaucoup de difficultés avec certaines discussions qui troublaient ma façon de penser la vie, le ciel, l'au-delà et le sauvetage de l'âme. Appartenant à une famille protestante, il était difficile d'entendre et d'« avaler » les théories de l'histoire que l'on enseignait. Dans cette ville universitaire, j'ai été assommé en termes de croyances et de modes de pensée. Dans un cours qui se voulait inclusif, je ne me sentais pas inclus. J'étais « l'autre » de la classe. Cependant, peu à peu, j'ai été déchiré et déchiqueté, décousu, jusqu'à ce que je devienne une étoffe sans fil d'un point de vue confessionnel. Au fur et à mesure que j'étais déchiré, je ne faisais plus qu'un avec eux.

Les corps et les savoirs sont produits par ces champs disciplinaires. Chaque discipline de l'architecture curriculaire fonctionne « comme des formations institutionnalisées qui organisent des schémas de perception, d'observation et d'action et qui fonctionnent comme des outils de connaissance et de communication » (Lenoir, 1993, p. 72). Ainsi, dans le cadre des dispositifs disciplinaires d'un programme de licence en histoire, ses composantes « sont des structures politiques qui servent de médiateur entre l'économie politique et la production de connaissances ». Chaque « sujet » et ses lectures sont les bras scolaires des mécanismes de subjectivation (Veiga-Neto, 1996, p. 255). Mais, en plus des composantes disciplinaires de l'organigramme, il y avait les composantes hors programme qui se déroulaient dans les couloirs de l'université, dans les salles d'étude des bibliothèques, au restaurant universitaire, dans les cafétérias et dans les photocopieuses. Et hors des murs universitaires, ils se déroulaient dans le tissu urbain, dans le silence des

---

<sup>8</sup> Le curriculum, en tant qu'espace de sens, est étroitement lié au processus de formation des identités sociales. C'est ici, entre autres, au milieu des processus de représentation, d'inclusion et d'exclusion, des relations de pouvoir, en bref, que les identités sociales qui divisent le monde social sont en partie définies et construites. La tradition critique de l'éducation nous a appris que le curriculum produit des formes particulières de connaissance, qu'il produit des divisions sociales douloureuses, des identités divisées et des classes sociales antagonistes. Des perspectives plus récentes élargissent ce point de vue: le curriculum produit et organise également des identités culturelles, de genre, raciales et sexuelles. Dans cette perspective, le curriculum ne peut être considéré comme un simple espace de transmission de connaissances. Le curriculum est au cœur de ce que nous sommes, de ce que nous sommes devenus et de ce que nous deviendrons. Le curriculum produit, le curriculum nous produit (Silva, 2001, p. 27).

appartements, dans les clubs d'étudiants, dans les fêtes, dans les bus des lignes 303 et 333. L'ingénierie de l'apprentissage était bien plus vaste que celle territorialisée par les murs académiques.

Je sais qu'il n'existe pas de pratique pédagogique neutre, et lorsque j'ai reçu le programme des cours des enseignant.e.s, avec la planification des objectifs, la sélection du contenu, la mise en œuvre de ce contenu dans le circuit de la classe et la méthodologie d'évaluation, je ne me doutais pas que tout cela produisait des significations qui dépassaient le cadre de l'université. J'avais beaucoup d'impressions, parfois erronées, avec chaque syllabus de cours que je recevais, dont l'une était que l'histoire était faite par les hommes, réalisée par les hommes, pensée et écrite par les hommes. Où étaient les femmes historiennes ? Cette question, je me la suis posée dès les premiers semestres de cours. Dans les disciplines introduction à l'histoire, théorie de l'histoire, histoire ancienne, histoire médiévale, géographie humaine... il n'y avait pas de travaux écrits par des femmes et peu de mentions de la présence féminine dans l'histoire. Le regard masculin colonisateur s'est emparé des territoires des programmes des cours. Cela, jusqu'au jour où j'ai eu le plaisir de rencontrer des femmes qui ont écrit des livres d'histoire, comme Kátia Mattoso<sup>9</sup>, Margareth Rago<sup>10</sup>, Maria Izilda Santos de Matos<sup>11</sup>, Maria Stella Bresciani<sup>12</sup>, Michelle Perrot<sup>13</sup> et bien d'autres. Grâce aux différent.e.s professeur.e.s du cours<sup>14</sup>, j'ai appris à respecter le

<sup>9</sup> L'un des livres que j'ai lus de cette auteure est *Ser Escravo no Brasil* (Être esclave au Brésil), dans le cadre de la discipline histoire du Brésil I enseignée à l'époque par Frederico de Castro Neves.

<sup>10</sup> J'ai rencontré Margareth Rago en personne en 1994 lors d'une conférence organisée à la loge maçonnique Regeneração Campinense sur la pensée de Michel Foucault et sa réception au Brésil.

<sup>11</sup> J'ai une relation très particulière avec cette historienne. L'un des premiers textes d'Izilda que j'ai lus, c'était dans le cadre de la discipline d'histoire du Brésil III. Il s'agissait d'une revue intitulée *Fiar e Tecer: The Historian's Craft from a Gender Perspective* (PROJETO HISTÓRIA, v. 11, p. 179-181, 1994). Sa façon d'écrire et d'intéresser le lecteur m'a donné envie de lire ses autres ouvrages. Ainsi, peu à peu, je me suis rapproché de ses manières d'écrire et de toucher le lecteur. En 2018, j'ai eu le plaisir de faire un post-doctorat sous sa direction et nous avons écrit ensemble l'article "Para maior glória do nosso Brasil: educação e cuidados para a saúde bucal infantil, 1912-1940. *Revista História, Saúde, Manguinhos*. v.25, n.4, out.-dez. 2018, p.1261-1279. (Pour la plus grande gloire de notre Brésil : éducation et soins pour la santé bucco-dentaire des enfants, 1912-1940)

<sup>12</sup> Dans le cadre de la discipline histoire moderne de l'Occident, je suis tombé sur le livre Londres e Paris : *o espetáculo da pobreza*.

<sup>13</sup> C'est ma professeure d'histoire occidentale moderne, madame Martha Lúcia Ribeiro, qui m'a fait découvrir Michelle Perrot en introduisant le livre *Os Excluídos da História* (*Les Exclues de l'Histoire*.)

<sup>14</sup> Je tiens à mentionner les professeurs suivants du département d'histoire de l'UFPB campus II : Leonília Amorim, Martha Lúcia Ribeiro, Odete Amorim, Gervácio Batista, Frederico de Castro Neves, Durval Muniz de A. Júnior, Luciano Mendonça de Lima, Josemir Camilo de Melo, Fábio Gutemberg, Fernando Patriota, José Benjamim Montenegro, Rosilene Montenegro, Aluisio Moreira Franco, Martha

texte historiographique et le métier d'historien ; j'ai appris à ne pas séparer les théories de l'histoire des écoles et des mouvements qui les ont produites (historicisme, positivisme, école des Annales, Nouvelle Histoire, entre autres) ; j'ai appris qu'il n'y a pas de vérités absolues, mais des lectures, des points de vue, des perspectives. Progressivement, même avec l'inclusion de lectures historiographiques de femmes, je me suis rendu compte que la présence de ces historiennes dans un environnement de pouvoir, comme l'université, n'est pas une garantie d'égalité des genres. Elles avaient toujours « moins de mots » que les hommes (Jablonka, 2021, p. 277).

Ainsi, en lisant ces historien.ne.s, je me suis efforcé de comprendre les concepts, les discours, les textes et les intertextes. L'histoire est-elle une science ? C'est peut-être la plus grande question que je me suis posée tout au long de la licence. Ces créateurs d'histoires m'ont invité à ne pas me contenter d'une seule version de l'histoire et à rechercher de nouvelles interprétations de la connaissance historique, de son « sens » et de différentes analyses du statut de la connaissance historiographique, considérée et décrite tantôt comme une science, tantôt comme un art, comme un récit, comme un discours. Le cours d'histoire est devenu une grande machine sociale et culturelle, dont les programmes des cours et les lectures choisies par les professeur.e.s formaient un vaste ensemble de « machines » qui, fonctionnant en conjonction les unes avec les autres, ont joué un rôle crucial dans ma formation politique, culturelle et méthodologique (Veiga-Neto, 2008, p. 40).

Lorsque je suis allé à l'université, j'ai quitté la campagne, du moins en semaine, du lundi au vendredi. Chaque semaine, je me rendais de Cisplatina à Campina Grande. Le lundi, je quittais la maison à 5 heures du matin et j'arrivais à Campina Grande à 8 heures, conduit par un bus qui s'arrêtait partout. Le trajet de 120 kilomètres durait plus de trois heures. Des passagers aux profils variés s'entassaient dans ce bus, faisant du bruit et me privant de mes heures de sommeil supplémentaires. Vendeurs d'*umbu*<sup>15</sup>, vendeurs de poulets, femmes allant acheter des

---

Falcão et Celso Gestermeier do Nascimento.

<sup>15</sup> Fruit brésilien.

vêtements pour les revendre, bref, tout était prétexte à parler, à discuter, à planifier. Au milieu d'eux, moi, tranquille, un livre à la main.

J'ai commencé à connaître d'autres lieux, à briser les frontières, à apprendre de nouveaux langages. Campina Grande est devenue aussi nue pour moi que São Paulo, la « *pauliceia desvairada* », l'était pour Carlos Drummond de Andrade dans les premières décennies du XXe siècle. Le centre de Campina Grande, avec ses promenades sur *Cardoso Vieira* et *Venâncio Neiva*, ses rues pleines de vendeurs ambulants, le café *Aurora* sur la place da Bandeira distillant des notes aromatiques dans tout le centre-ville, tout cela a « enivré » mon odorat. Le café *Aurora* me ramenait au petit domaine de mes parents, à l'époque où maman torréfiait et moulait le café et en répandait l'odeur dans toute la maison. Cette odeur d'affection était un poème familial que la ville de Campina Grande me chantait. À côté du café, un magasin me remplissait les yeux : LOBRAS<sup>16</sup>, dont l'architecture et la disposition des articles m'invitaient à entrer et à faire des achats. J'y entrais, mais j'y faisais rarement des achats. Avec les maigres ressources financières d'une bourse du Programme de bourses d'initiation scientifique (PIBIC), qui suffisaient à peine à payer le loyer de l'appartement, j'entraînais mes yeux et mes sens à ne pas consommer ces objets de séduction.

L'architecture de la ville de Campina Grande était une nouveauté pour moi. Les bâtiments Art Déco de Maciel Pinheiro m'ont enchanté par leurs couleurs et les textes spécifiques à ce mouvement artistique. Plus tard, j'ai appris à la faculté d'histoire que cette rue était le fruit du désir d'un maire rêveur, Vergniaud Wanderley, qui a détruit l'architecture coloniale de la ville afin d'imposer le style français aux maisons et aux bâtiments de Campina Grande. Avec son discours soi-disant moderne, il a démoli les maisons et leurs souvenirs, les églises et leurs liturgies, les places et leurs kiosques à musique. À la place de tout cela, une architecture moderne, un art politique et une couleur urbaine sont apparus, se démarquant des quartiers périphériques tels que *José Pinheiro* et *Conceição*. Vergniaud Wanderley considérait

---

<sup>16</sup> Fondée en 1944 par Adolfo Basbaum, Lojas Brasileiras était une chaîne brésilienne traditionnelle de variétés. Elle a fermé ses portes en 1999 après une série de pertes financières depuis 1996. Disponible à l'adresse : <http://cgretalhos.blogspot.com/2010/06/relembrando-as-lojas-brasileiras.html#.W8qjzmkJlU>.

son nom si français (verniô) que, lorsqu'il prit la direction de la municipalité, il voulut que le style de décoration rime avec la sonorité de son prénom. Il a donc démoli des lieux, des autels et des souvenirs.

Le cinéma Babilônia m'a invité pour la première fois à venir voir le film *Luzia-Homem*<sup>17</sup>, dans le cadre d'un festival de cinéma régional. Beaucoup d'autres ont suivi. Tout était nouveau, différent de ma campagne, entourée de barrages, de citernes, de bayahondes et d'anacardiens. À Cisplatina, nous avons l'habitude de regarder des films dans un hangar improvisé. De temps en temps, Heleno Melo ou un autre projectionniste venait projeter un film, généralement hors circuit national, sorti plus de cinq ans auparavant, à l'entrepôt de Geno Melo ou de Duda Procópio. Dans ces salles de cinéma improvisées, la plupart des gens s'asseyaient par terre et d'autres apportaient des tabourets et des chaises pour regarder les films du groupe *Os Trapalhães*<sup>18</sup> (*O Mundo Mágico dos Trapalhães, Os Saltimbancos Trapalhães, Os Vagabundos Trapalhães*), pour rire et s'identifier aux aventures de Mazzaropi (*Jeca contra o Capeta, A banda das velhas virgens*) ou pour pleurer avec les jeunes femmes qui souffraient, surtout dans les films qui venaient de « l'étranger ». Un « classique » qui a été tourné dans le hangar de la propriété et dont on a beaucoup parlé est *Fuscão Preto*<sup>19</sup>, avec Xuxa Meneghel et Almir Rogério. Le public a pleuré de manière compulsive devant le film *Coração de Luto*<sup>20</sup>, avec Teixeira et Mary Terezinha, et

<sup>17</sup> *Luzia Homem* est un film brésilien de 1988 basé sur le roman homonyme de l'écrivain Domingos Olímpio. Réalisé par Fábio Barreto, le film a été tourné dans la ferme Teotônio, dans la ville de Madalena, dans l'État du Ceará. Disponible sur: <https://ri.ufs.br/bitstream/riufs/10222/16/15.pdf>. Consulté le 12 juin 2023.

<sup>18</sup> Il s'agit d'un groupe de comiques brésiliens très populaire du milieu des années 1960 aux années 1990.

<sup>19</sup> *Fuscão Preto* - film brésilien basé sur la chanson homonyme d'Atílio Versuti et Jeca Mineiro, interprétée par Almir Rogério. Le film a été tourné dans les villes de Mogi Guaçu, Mogi Mirim et Espírito Santo do Pinhal, situées dans l'État de São Paulo. Disponible sur : PEREIRA, Odirlei Dias. À la radio et à l'écran : la musique rurale dans sa version cinématographique. Marília: Oficina Universitária; São Paulo: Cultura Acadêmica, 2011.

<sup>20</sup> *Coração de Luto* est un film dramatique brésilien réalisé par Eduardo Llorente en 1967. Le film est basé sur la chanson « Coração de Luto » et sur l'histoire de Teixeira. La chanson est devenue un succès international et, en 1965, elle a attiré l'attention de Derly Martinez, un producteur de films de Leopoldo Som, qui a décidé d'inviter Teixeira à coproduire et à scénariser un film basé sur l'histoire personnelle de la chanteuse. Martinez articule la proposition en utilisant Teixeira et sa femme comme acteurs principaux, et les paroles de la chanson comme base du scénario. En 1968, le film a été projeté dans toute l'Amérique et a attiré plus de 17 508 332 spectateurs. Disponible sur : FALCÃO NETO, José Muniz. Souvenirs des cinémas de la vallée de Mamanguape : analyse filmique de Teixeira *Coração de luto* (1967). *Sociabilidades Urbanas - Revista de Antropologia e Sociologia*, v.3,n.7, p. 113-126, March 2019. Disponible sur : [https://pt.wikipedia.org/wiki/Cora%C3%A7%C3%A3o\\_de\\_Luto](https://pt.wikipedia.org/wiki/Cora%C3%A7%C3%A3o_de_Luto). Consulté le 10 juin 2023.

les plus jeunes, surtout les hommes, ont été euphoriques devant les histoires de *La légende de Tarzan* (1984), les aventures de *King Kong* (1976) et celles de Tony Vieira et Cara de Gato dans le film *Calibre 12* (1988).

À partir des années 1990, j'ai quitté le territoire des entrepôts de Cisplatina pour aller voir des films au ciné Babilônia de Campina Grande. La géographie de Campina Grande combinait la destruction d'habitudes et de modes culturels considérés comme dépassés avec la subjectivisation de pratiques et de comportements autorisés par l'esthétique dominante des années 1990. Il était en quelque sorte impératif que je m'éloigne des manières « rustiques » du lieu et que je me rapproche du monde illustré de l'université et de l'urbanité à Campina Grande. Je dois avouer que ce fut un processus douloureux, car aujourd'hui encore, j'ai des goûts liés à l'esthétique ringard. Je rêve encore des films qui ont été « tournés » dans les hangars. Il y avait une alchimie que je ne retrouvais pas dans les cinémas de ville, surtout dans les centres commerciaux.

Comme un grand palimpseste, Campina Grande m'a présenté ses langages, la vie qui palpète dans les rues centrales (*13 de Maio, Epitácio Pessoa, João Pessoa, Pedro II, Irineu Joffily, Floriano Peixoto, Getúlio Vargas*) ou en banlieue ; la vie quotidienne des quartiers de Prata ou d'Alto Branco, les gens pressés qui traversent les paysages urbains et parsèment les rues pavées ou boueuses des quartiers de *Santo Antônio* et de *Nova Brasília* avec leurs histoires, leurs gestes, leurs vies, leurs morts, leurs intrigues et leurs drames, leurs vendeurs de *pamonhas*<sup>21</sup> et de maïs vert. Tous les jours, je croisais des bus qui venaient chercher les travailleurs du district industriel, des entreprises comme *Alpargatas, Silvana, Cadarsil* et *Azaleia*.

Mon odorat a été éduqué par les nouvelles odeurs provenant de restaurants comme *Cabana do Possidônio*, de la pâtisserie *La Suíssa*, mais aussi du ragoût de bouc du *Marché Central* et de l'arôme unique du *Café Aurora*, situé sur la place da *Bandeira*. Mon palais, jusqu'alors habitué à la nourriture locale, avait envie d'une nouvelle nourriture, d'une nourriture « étrangère », d'autres lieux, d'autres espaces : *pizza, bauru*<sup>22</sup>, burger aux œufs, sandwich, très différents de la patate douce, du pain

<sup>21</sup> La *pamonha* est une spécialité culinaire brésilienne courante dans les États du Nord-Est et également dans les États de Goiás, Mato Grosso, Minas Gerais, Paraná, São Paulo et Tocantins.

<sup>22</sup> Sandwich brésilien traditionnel au pain de mie avec du fromage, habituellement de la mozzarella,

de maïs et du manioc que je mangeais presque tous les jours à Cisplatina. Mais tous les vendredis après-midi, sur le chemin du retour vers la maison de mes parents dans le bus *Expresso Nacional*, mes papilles gustatives avaient de nouveau envie de plats cuisinés à la maison.

Les monuments de Campina Grande et leurs repères symboliques parlent de la vie intellectuelle de ceux qui y vivent et de ses visiteurs ; ses magasins centraux et périphériques parlent des activités les plus diverses qui y sont produites ou négociées; les trois femmes aveugles de Campina Grande, popularisées dans le film *A pessoa é para o que nasce*<sup>23</sup>, qui demandent de l'aide aux passants, parlent de « [...] la distribution de leurs richesses lorsqu'elles tendent la main pour demander l'aumône » (Barros, 2007, p. 40). Les rues centrales de la ville constituent ce scénario d'exclusion sociale, d'espaces occupés par des mendiants, des chanteurs de viole à la recherche d'argent, des vendeurs de rue et des passants. La ville était ce théâtre des différences sociales, des corps qui se distinguaient par leur tenue vestimentaire, les tissus qu'ils portaient, leurs chaussures et leurs accessoires. Les soies et les satins lumineux se distinguent de l'imprimé guépard, de la popeline et du tergal. Chaque tissu délimite le territoire urbain en fonction du statut social du corps qu'il recouvre. Le laid et le beau, le vulgaire et le chic finissent par se mélanger dans la frénésie de la ville.

### Topophilie intellectuelle

Tel un « poète du détail », selon les termes de Certeau (1982), mon moi d'historien a essayé de reconnaître les territoires qui m'aideraient à grandir intellectuellement et académiquement. Ainsi, j'ai transformé les portes grinçantes des salles de classe en thème musical, le bruit des bus et des voitures en messages « civilisateurs », la pièce souterraine froide et humide de la maison où j'habitais dans la rue *Arrojado Lisboa* en une scène de rêve. Il était urgent de déplacer les frontières du « retard » et de subjectiviser la topographie interne de la culture lettrée, scientifiquement autorisée, considérée par l'académie comme celle qui permettrait de « surmonter le retard ».

---

des tranches de jambon et de la tomate.

<sup>23</sup> *A PESSOA é para o que nasce*. Réalisé par Roberto Berliner. Production : Riofilme. Scénario : Maurício Lissovsky. Musique : Hermeto Pascoal. Soutien culturel : Ancine et Petrobrás. 2003.

C'est ainsi que j'ai été progressivement colonisé par les lectures furtives, ou non, des livres de la librairie *Livro 7*<sup>24</sup>, de la librairie *Pedrosa*<sup>25</sup>, de la Bibliothèque Publique de Campina Grande et de la papeterie *Casa do Colegial*. Ces espaces sont devenus des lieux que je fréquentais, mais l'espace qui m'a le plus accueilli a été la bibliothèque centrale du *campus* II de l'UFPB. J'y passais tous mes après-midi entouré de livres et de lecture.

En combinant les lectures obligatoires des disciplines enseignées avec celles que je trouvais dans les couloirs ou sur les étagères des bibliothèques, mes identités étaient modifiées, (re)sculptées, déterritorialisées et reterritorialisées, pour reprendre les termes de Haesbaerth (2004). De nouveaux alphabets se déployaient sous mes yeux. Comme un enfant qui apprend les lettres et les syllabes des anciens abécédaires, je me retrouvais dans l'univers universitaire du cours d'histoire. Avec Karl Marx, j'ai appris le fonctionnement des modes de production et commencé à voir la ville comme une machine mue par la lutte des classes (Marx, 1985) ; avec Michel Foucault, j'ai commencé à mieux comprendre mon corps, à mettre en question la biopolitique que je subjectivais dans les espaces religieux, familiaux et scolaires. Je me suis rendu compte que, dans la rue ou dehors, mon corps est coordonné par des dispositifs disciplinaires, par une ingénierie discursive et non discursive qui me façonne, me punit et me surveille (Foucault, 2017).

En me promenant dans les quartiers de la ville, je voyais Michel de Certeau dans les arts de la marche au petit matin ou en fin d'après-midi sur les rives du barrage *Açude Velho*<sup>26</sup> ; dans les arts de la cuisine sur les cuisinières à bois des

---

<sup>24</sup> Fondé le 27 juillet 1970 à Recife, *Livro 7* fonctionnait comme un centre culturel ouvert à d'autres langues, comme la musique et le théâtre, et est devenu le plus grand du pays de 1992 à 1996, comme l'indique le livre Guinness des records. Cette librairie de Campina Grande était petite. Elle était située au 117 sur la place « da Bandeira », au centre de la ville.

<sup>25</sup> Fondée par José Pedrosa en 1953, la librairie Pedrosa devient un lieu fréquenté par les grands « faiseurs d'opinion » locaux. Elle était située dans la rue Maciel Pinheiro, plus précisément dans le bâtiment do Livro, à l'angle de la rue Monsenhor Sales, construite sur la zone où se trouvait l'ancienne place Epiácio Pessoa, en face du Pavillon Epiácio. Disponible sur : <https://cgretalhos.blogspot.com/2014/10/faca-do-livro-o-seu-melhor-amigo-2014.html>. Consulté le 10 juin 2023.

<sup>26</sup> L'*Açude Velho* est l'une des attractions touristiques les plus importantes de Campina Grande, dans l'État de Paraíba, et un lieu très fréquenté par les habitants et les touristes qui visitent la ville. Le barrage est le premier de la ville, construit en 1877 pour approvisionner la population. Aujourd'hui, c'est un centre de loisirs et de sports. Les environs du barrage *Açude Velho* sont entourés de kiosques de restaurants et de bars offrant une grande variété d'options de nourriture et de boissons. Disponible

quartiers *Liberdade* et *José Pinheiro* ; dans les arts de la danse au parc do *Povo*, lors de la plus grande fête de *São João du monde*<sup>27</sup> ; dans les tactiques de séduction et les paroles érotisées des prostituées et des arnaqueurs des rues *Índios Cariris* et *João Pessoa* ; dans les arts de la vente et du salut aux clients des vendeurs du Marché Central (Certeau, 2013). La lecture des ouvrages de Michel de Certeau, en particulier de *L'invention du quotidien* et de *La culture au pluriel*, m'a permis de lire les territoires de la ville à travers une lentille différente. Ses boutiques, ses kiosques, ses arrêts de bus, ses marchés de quartier, tout a été resignifié sous l'influence de Certeau. Lentement, les lectures académiques ont façonné d'autres représentations de la ville, de l'habiter, du vivre et du demeurer.

C'est lors de mon cours de théorie de l'histoire assuré par le professeur Gervácio Batista Aranha que la ville a pris une nouvelle position dans mon esprit. La raison de ce changement ? Walter Benjamin. J'étais fasciné par la façon dont cet essayiste et sociologue allemand voyait la ville et ses urbanités dans les premières décennies du XXe siècle. Quelle sensibilité pour poétiser la pierre et la chaux, pour écouter les chuchotements quotidiens des hommes et des femmes dans la frénésie des grandes métropoles, pour sentir la sueur dégoulinant des travailleurs en mouvement, pour percevoir l'ébullition humaine sur les boulevards européens. Seule la lecture des chercheurs urbains et de leurs corps d'habitants pouvait changer les sensations sur la ville qui étaient déjà ancrées en moi. Avec Benjamin, j'ai vu des pauvres (comme moi) aller au travail par temps de pluie ou de soleil ; j'ai vu des bus aspirer et vomir leurs passagers, des habitants temporaires qui montaient et descendaient à la hâte ; j'ai vu des jeunes enfants pleurer ou sourire au bruit des transports ; j'ai réalisé que les hommes et les femmes construisent leurs histoires à partir de leurs mouvements quotidiens (Benjamin, 2000). Je voyais mieux les tissus capitalistes de la ville, avec des hommes et des femmes se dirigeant vers les industries textiles et synthétiques, les magasins, les services quotidiens. Je me suis souvenu de Baudelaire lorsqu'il

---

sur : <https://jornaldaparaiba.com.br/guia-qualeaboa/acude-velho-cartao-postal-de-campina-grande/>.  
Accès le 12 juin 2023.

<sup>27</sup> Ce festival a lieu dans la ville de Campina Grande depuis 1983. En 2003, il a célébré son 40e anniversaire. L'événement se déroule au Parc do Povo pendant 30 jours. Jusqu'au début des années 2000, le festival était surtout caractérisé par le rythme du forró. Progressivement, des musiciens d'autres genres musicaux se sont imposés sur les scènes du plus grand São João du monde.

décrivait qu'il était « [...] impossible de ne pas être ému par le spectacle de cette foule malade, qui apporte la poussière des usines, qui respire des particules de coton, qui se laisse pénétrer par l'alvaiade, le mercure et tous les poisons employés dans la fabrication des chefs-d'œuvre » (Baudelaire *apud* Benjamin, 2000, p. 11).

Comme les lettres d'un alphabet pour les enfants dans les premiers jours de la vie scolaire, Campina Grande et l'UFPB ont commencé à être patiemment déchiffrées, lues, décodées, problématisées par moi en tant que discours, en tant que grand texte urbain qui « [...] abrite en son sein des textes plus petits, faits de plaques de rue qui évoquent des souvenirs et des imaginaires, d'affiches qui sont placardées sur les avenues pour séduire » (Barros, 2007, p. 45)<sup>28</sup>. La ville « [...] est un grand texte qui tisse en son sein une myriade d'autres textes, y compris ceux des petites conversations produites dans les rencontres quotidiennes » (Barros, 2007, p. 45)<sup>29</sup>, sur les bancs du Centre des Humanités, sur les marches de la bibliothèque du *campus* II, sur les gradins du gymnase les jours de cours d'éducation physique, sur le kiosque à musique qui embellit l'entrée principale du *campus*.

Dans ces nouveaux paysages et topographies urbaines, même timides, mon corps est réécrit, retravaillé, repensé, reconfiguré ou défiguré. À partir des lectures, je me suis déterritorialisé pour construire de nouvelles affections, pour explorer d'autres voies du corps et des émotions. Dans ces nouvelles découvertes du corps, les sens et la sensibilité ont été fondamentaux pour m'aider à percevoir les singularités, les discours, les gestes et les codes du corps et de l'âme urbains.

À l'université, j'ai redessiné de nouvelles esthétiques de l'amitié et de l'affection. Je me suis fait des amis en lisant, dans les cabines d'étude de la bibliothèque centrale, dans les files d'attente du restaurant universitaire (RU) et sur les bancs en béton devant le département d'histoire et de géographie, dans l'ancien bloc des Sciences Humaines (CH). Des camarades de classe sont entrés dans mon cœur, comme Conceição, la gentille Tanda, qui venait tous les jours de Soledade. La ville a aussi été le lieu d'amitiés sincères. Avec Tanda, j'ai appris que le dépassement est un acte quotidien. Elle partageait sa vie entre l'éducation de deux jeunes enfants, son mari,

---

<sup>28</sup> Extrait traduit du portugais brésilien vers le français.

<sup>29</sup> Extrait traduit du portugais brésilien vers le français.

sa classe à l'école *Luiz Gonzaga* et les nombreuses lectures qu'exigeait le cours d'histoire. Sandra Guedes, une autre amie que j'ai rencontrée pendant les cours et que j'ai perdue lorsqu'elle est partie pour le Nord. En l'absence de Sandra, j'ai compris que lorsque l'amitié n'est pas entretenue, elle devient une fleur fanée, piétinée par des pieds pressés de gagner leur vie. Jaqueline ! Ah, Jaqueline ! Pourquoi es-tu partie alors que tu commençais à peine à vivre ? La mystérieuse maladie t'a emportée loin de nous, encore si jeune, encore avec tant de rêves. Ton départ me parle d'une amitié qui a commencé et qui ne finira jamais. Tanda, Sandra, Jaqueline, Itamar, Rúbia Micheline. Avec eux, j'ai peu à peu compris qu'un mode de vie peut « donner lieu à des relations intenses qui ne ressemblent à aucune de celles qui sont institutionnalisées et il me semble qu'un mode de vie peut donner lieu à une culture, et à une éthique » (Foucault, 2010, p. 349). Avec vous, j'ai appris combien la ville est multiple et plurielle, combien elle étreint, embrasse et valorise ses pratiquants. Avec vous, j'ai appris que l'université est une ville d'émotions quotidiennes, vécues et ressenties dans ses salles, ses couloirs, ses bibliothèques, ses photocopieuses et ses salles de professeurs.

### Considérations finales

Il y a beaucoup de villes qui nous habitent et qui paralysent souvent nos émotions. La ville que j'ai décrite est unique en ce sens que c'est là que j'ai obtenu mon diplôme de licence. Pour moi, c'est un point de transition entre le jeune qui vivait à la campagne et le nouvel habitant des quartiers de Campina Grande. C'est une ville qui représente une nouvelle vie pour moi, qui ne suis plus seulement un fils d'agriculteur, mais un étudiant diplômé, un étudiant en histoire, un migrant de territoires et d'émotions, d'identités et de sentimentalités. Campina Grande et Cisplatina sont des espaces qui me poussent à réfléchir, qui se révèlent comme des puissances créatrices et rusées (Detienne ; Vernant, 2008) de mes souvenirs et de mes diverses réminiscences. Ils font partie d'un amas de ruines et de nouvelles fabrications architecturales, de matériaux nouveaux et anciens. La ville de Cisplatina n'est pas seulement mon passé et Campina Grande mon avenir. Ce sont des architectures qui ne m'encouragent pas seulement à évoquer les pertes, comme l'affirme Baptista (2022,

p. 17), mais qui sont des symbioses d'émotions diverses qui impliquent à la fois la méditation et l'évasion, les gains et les blessures, les remèdes et les plaies, des interfaces où le nouveau et l'ancien se rencontrent et se connectent. Ce sont des espaces qui m'ont blessée et fait pleurer, mais qui m'ont aussi fourni des antidotes pour traverser les décombres de mes émotions et reconfigurer les significations (ou l'absence de significations) de l'être, parce que « [...] le sens naît autant de la plénitude et de l'éternité que du deuil et de l'histoire, même si, à travers eux, nous sommes à la recherche d'un autre temps » (Baptista, 2022, p. 17)<sup>30</sup>.

Campina Grande se présente comme un lieu de transfusion. Plusieurs moi possibles, des identités fragmentées et/ou émergentes, se sont fondus en moi. Dans les rues, les veines et les artères de cette ville, j'ai été modelé comme l'argile qui obéit aux mains du potier, une masse friande d'études, touchée et caressée par les artisans de la parole qui transforme la terre. Mais dans la ville, j'étais aussi une masse rebelle, désobéissante et indocile. J'ai marché et habité les villes interdites par mes parents et les chefs religieux, j'ai déconstruit le parcours qu'ils avaient tracé et, avec des pierres, des gravats ou de la boue, je me suis dirigé vers les grottes obscures, les ghettos cachés et sinueux, les ruelles brumeuses ou semi-éclairées. Peu à peu, le petit domaine de Cisplatina est devenu un lieu de vacances ou de fêtes, et il est devenu nostalgique. Je pourrais trouver d'autres verbes pour conjuguer Cisplatina. Il gardera les meilleurs (et les pires) souvenirs de mon enfance et de mon adolescence et reste, aujourd'hui encore, un lieu idyllique, un lieu de repos pour mes sentiments et mes pensées. Cisplatina, c'est la joie, la liberté de mouvement et la bonne chère. Mais Campina Grande est la ville des autres libertés, des territoires vides que j'ai voulu remplir. Je me suis mis complètement à nu pour faire de Campina Grande une toile sur laquelle je pourrais peindre des scènes qui n'auraient pas été possibles dans les buissons de Cisplatina. C'est à Campina Grande que j'ai appris que l'enseignement supérieur est un pont vers de nombreuses émancipations. Ah ! Campina Grande ! Ah ! Ciscampina !

---

<sup>30</sup> Extrait traduit du portugais brésilien vers le français.

## Bibliographie

BAPTISTA, L. A. dos S. Fragmentos de um horizonte em ruína: divagações sobre histórias dos restos. *In*: SILVA, Rodrigo Lages; MIRANDA, Aline Britto (Orgs.). **Horizontes coletivos: experiência urbana e construção do comum**. Curitiba: CRV, 2022. p. 17-28.

BARROS, J. D. **Cidade e história**. Petrópolis: Vozes, 2007.

BENJAMIN, W. **A modernidade e os modernos**. Rio de Janeiro: Tempo Brasileiro, 2000.

BENJAMIN, W. **Magia e técnica, arte e política**. São Paulo: Brasiliense, 1994.

CARROLL, Lewis. **Alice no País das Maravilhas**. São Paulo: Arara, 2002.

CERTEAU, M. de. **A escrita da história**. Rio de Janeiro: Forense Universitária, 1982.

CERTEAU, M. de. **A invenção do cotidiano: 2, morar, cozinhar**. 12. ed. Petrópolis: Vozes, 2013.

DÉTIENNE, M.; VERNANT, J.-P. **Métis: as astúcias da inteligência**. São Paulo: Odysseus, 2008.

FALCÃO NETO, J. M. Memórias dos cinemas no Vale do Mamanguape: uma análise fílmica de Teixeira Coração de luto (1967). *Sociabilidades Urbanas - Revista de Antropologia e Sociologia*, v. 3, n. 7, p. 113-126, 2019. Disponível em: <https://www.cchla.ufpb.br/grem/sociabilidadesurbanas>. Acesso em 12 jun. 2025.

FOUCAULT, M. **Microfísica do poder**. 5. ed. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 2017.

FOUCAULT, M. Da amizade como modo de via. *In*: FOUCAULT, M.. **Ditos e Escritos: Repensar a política**. Rio de Janeiro: Forense Universitária, 2010.

HALL, S. **A identidade cultural na pós-modernidade**. 9. ed. Rio de Janeiro: DP&A, 2004.

HAESBAERT, R. **O mito da desterritorialização: do “fim dos territórios” à multiterritorialidade**. São Paulo: Bertrand Brasil, 2004.

JABLONKA, I. **Homens justos: do patriarcado às novas masculinidades**. São Paulo: Todavia, 2021.

LENOIR, T. The discipline of nature and the nature of disciplines. *In*: MESSER-DAVIDOW, E.; SHUMWAY, D. R. (Eds.). **Knowledges: historical and critical**

studies of disciplinarity. Charlottesville: University Press of Virginia, 1993. p. 70-102.

MALERBA, J. **A corte no exílio**. São Paulo: Companhia das Letras, 2000.

MARX, K. **O Capital: o processo global de produção capitalista**. São Paulo: DIFEL, 1985.

MARTON, S. Z. Memorial. 2003. Memorial (Concurso de Professor Titular em História da Filosofia Contemporânea) - Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, São Paulo, 2003. Disponível em: [https://www.fflch.usp.br/sites/fflch.usp.br/files/2017-11/Scarlett\\_Marton.pdf](https://www.fflch.usp.br/sites/fflch.usp.br/files/2017-11/Scarlett_Marton.pdf).

Acesso em: 12 jun. 2025.

PEREIRA, O. D. **No rádio e nas telas: o rural da música sertaneja em sua versão cinematográfica**. Marília: Oficina Universitária; São Paulo: Cultura Acadêmica, 2011.

SILVA, T. T. da. **Identidade e diferença: a perspectiva dos estudos culturais**. Petrópolis: Vozes, 2000.

SILVA, T. T. da. **O currículo como fetiche: a política e a poética do texto curricular**. Belo Horizonte: Autêntica, 2001.

SOUZA, E. C. de. (Auto)Biografia, identidades e alteridade: modos de narração, escritas de si e práticas de formação na pós-graduação. **Revista Fórum Identidades**, v. 4, ano 2, p. 37-50, 2008. Disponível em: <https://periodicos.ufs.br/forumidentidades/article/view/1808>. Acesso em: em 12 jun. 2025.

VEIGA-NETO, A. **A ordem das disciplinas**. Porto Alegre: UFRGS, 1996.

VEIGA-NETO, A. Crise da modernidade e inovações curriculares: da disciplina para o controle. *In*: XIV Encontro Nacional de Didática e Prática de Ensino, 2008, Porto Alegre. Anais [...] Trajetórias e processos de ensinar e aprender: sujeitos, currículos e culturas, 2008. Disponível em: <https://www.ufsm.br/app/uploads/sites/373/2019/04/CrisedaModernidadeAlfredo.pdf>. Acesso em: 23 abr. 2026.

Recebido: 31 ago 2024

Aceito: 17 dez 2025